

**KRISTIEN
HEMMERECHTS**

**LA FEMME QUI DONNAIT
À MANGER AUX CHIENS**

ROMAN

**TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR MARIE HOOGHE**

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : DE VROUW DIE DE HONDEN ETEN GAF
ÉDITEUR ORIGINAL : DE GEUS B.V.
ISBN ORIGINAL : 978-90-445-3158-9
© KRISTIEN HEMMERECHTS, 2013
PUBLIÉ AVEC L'ACCORD DE DE GEUS B.V., PAYS-BAS

ISBN : 978-2-35176-328-5
ISBN EBOOK : 978-2-35176-329-2
© GALAADE ÉDITIONS, 2014,
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

COUVERTURE : SÉBASTIEN
ILLUSTRATION : MOHAMAD ITANI / ARCANGEL IMAGES

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU FONDS FLAMAND DES LETTRES
(VLAAMS FONDS VOOR DE LETTEREN –
WWW.FLEMISHLITERATURE.BE)



GALAADE ÉDITIONS
43, RUE DES CLOYS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

« La triste vérité est que la plus grande part du mal est faite par des gens qui ne se sont jamais décidés à être bons ou mauvais. »

Hannah Arendt, *La Vie de l'esprit* (1978)

1

La femme la plus détestée de Belgique. C'est ainsi qu'ils m'appellent. Beaucoup plus détestée que cette femme qui a assassiné ses cinq enfants. Elle, la plupart des gens l'ont déjà oubliée. Moi, pas. Entre-temps d'autres mères ont assassiné leurs enfants, mais pas aussi résolument qu'elle, pas de manière aussi infaillible. Elle est et reste la reine d'entre les mères assassines, la détentrice de la médaille d'or, la Médée de notre époque.

Moi, je ne mérite pas de médaille. Je mérite la haine, les huées, le poison. Des gens m'envoient des lettres dans lesquelles ils me décrivent en détail ce qu'ils me feraient subir s'ils en avaient l'occasion. Une mort atroce dans une cave, c'est ce que je mérite. Une pitoyable mort de faim. Et ils joignent des photos de Juifs décharnés. «Voilà ce qui t'attend si tu mets jamais le pied hors de prison.»

Ne les lis pas, dit Anouk. Ne les lis pas, me recommande aussi sœur Virginie. Ignore-les, surtout maintenant. Ménage tes forces pour le jour où tu seras libérée, ce jour dont on dit qu'il approche à grands pas, pour la colère et la frustration de tout le pays. Je dois

penser au bien, à tout le bien qu'Anouk me souhaite, et que sœur Virginie aussi me souhaite. Chère fidèle sœur Virginie qui, dans cet enfer, prend pitié de moi comme une mère, à l'exemple de la Vierge, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés. Et qui avait aussi pitié de ma maman – Dieu ait son âme. C'est elle qui a eu l'idée de me faire demander à maman de prier chaque jour chez elle à huit heures et demie du soir. Je priais au même moment dans ma cellule et ainsi, nous étions, elle et moi, unies dans la prière. Pauvre maman qui est partie beaucoup trop tôt. C'est toujours trop tôt pour ceux qu'on aime, dit sœur Virginie. Quelle chance j'ai de l'avoir, moi, pauvre orpheline, abandonnée de tous, sauf d'elle et de Dieu. Lui, je ne Le sens pas toujours. Pardonnez-moi.

Et pardonnez-moi de tout lire.

M aussi lit tout ce qui paraît sur lui dans la presse. C'est ce que dit le journal. Il découpe les articles et les glisse dans un classeur. Tout comme moi. Il remarquera qu'on parle plus de moi que de lui ces derniers temps. Beaucoup plus. Ça doit le mettre en rage. En fureur.

Bientôt je serai libre et pas toi, M.

Cette fois-ci, je ne viendrai pas te voir. Je ne m'assiérai pas en face de toi. Je n'écouterai pas ce que tu as à me dire. Les tâches que tu me réserves, le rôle que tu m'as assigné. Je ne penserai même pas à toi.

« Tu me dois tout. Sans moi, tu ne serais rien. »

Et moi qui le croyais.

J'ai une faible estime de moi, dit la psychothérapeute. C'est pourquoi je suis une proie facile pour des hommes mauvais. J'étais une proie facile pour des hommes mauvais.

Je ne veux plus rien savoir sur lui. D'autres choses m'occupent maintenant, comme la question : pourquoi ne déteste-t-on pas les mères assassines ?

Pas un mot, je ne veux pas rater un seul mot sur elles. Hélas, ces mots se tarissent à la vitesse de l'éclair. Il faut savoir sauter sur l'occasion, et je ne suis pas assez rapide. Ne l'ai jamais été. Même la championne Geneviève Lhermitte ne fait presque plus couler d'encre. Au début, on ne pouvait pas allumer la télé sans entendre parler d'elle. Dans chaque arbre du pays, un petit oiseau piaillait son nom : Lhermitte, Lhermitte, Lhermitte. Les journaux sortaient des éditions spéciales avec des photos et des interviews et des plans de la maison et des détails. Une journée fraîche d'horreur ! Est-ce que ça ne s'arrêterait jamais ? demandaient désespérément les gens. Non, ça ne s'arrête jamais. C'est pourquoi nous devons prier, pour implorer la rédemption.

Maintenant les rumeurs se sont tues. Elle s'est même trouvée une redoutable concurrente, bien qu'elle n'ait aucune rétrogradation à craindre pour le moment. Elle porte toujours la couronne. Et moi, la femme la plus détestée du pays, la femme dont on n'oublie pas et dont on n'oubliera jamais le nom, je pense à elle. Il ne se passe pas de jour sans que j'aie une pensée pour elle. Appelez ça un hommage.

Et elle, pense-t-elle à moi ?

S'il y a bien une chose dont on ne manque pas en prison, c'est de temps, de temps pour réfléchir. Certains jours, c'est ça l'enfer. *Tous* les jours.

Ce qui ne veut pas dire que le calme règne ici.

Aïe, mes oreilles!

Le calme est pour la maison de repos.

Mais là aussi, on doit entendre claquer des portes et pousser des chariots grinçants dans les corridors. «À la soupe, la bonne soupe!» Si les petits vieux refusent d'avaler leurs pilules, on leur gueule dessus. Ou s'ils ont fait pipi au lit. Ou caca. Ces petits vieux ne font plus beaucoup de bruit. Ils ont les poumons pleins d'eau. Blub, blub. Et s'ils menacent de faire du raffut, on leur fourre un sac sur la tête. Pas un sac plastique, sinon ils meurent et ils ne rapportent plus rien à la maison de repos. Mais on peut leur mettre une taie d'oreiller sur la tête. Ou un sac à linge sale. Comme on fait avec les perroquets. Qui croient alors que c'est la nuit.

J'ai toujours voulu avoir un perroquet. Un vert qui me dirait le matin : « Bonjour, Odette. Bien dormi, Odette? Envie d'une petite tasse de café, Odette? »

« Ah, non! disait ma mère. Pas de perroquet chez moi! » Un chien, oui. À force de scier et de pleurnicher. Elle avait choisi le nom : Fifi. Et elle avait déterminé dans quelles pièces la chienne pouvait aller et de quelles pièces elle était bannie. Et quand Fifi est morte, elle a dit : « Maintenant, ça suffit. Ma maison n'est pas un zoo. Pas un jardin zoologique. »

C'était sa maison. Pour laquelle elle avait épargné, avec feu mon père, Dieu ait son âme. Il était la bonté

même, disent tous ceux qui l'ont connu. Trop bon. Un cœur comme du bon pain. Et comme tout aurait été différent s'il avait vécu plus longtemps.

Si j'ai un jour une maison à moi, une maison que j'aménagerai comme je veux, et où je ferai ce que je veux, et où personne ne viendra me commander ou me contrôler, une maison qui sera vraiment à moi, j'achèterai un perroquet. Et je l'appellerai Coco. Coco Chanel.

Je ne peux pas rire, je ne peux pas rire, je ne peux pas rire.

Sinon tous les journaux écriront : « Elle n'a pas de regret. Elle rit ! »

Et ma pauvre maman, qui a fini dans une maison de repos et qui était trop faible pour venir me voir. Ma pauvre petite maman chérie ! J'aurais tellement voulu m'occuper de toi, comme tu t'es occupée de moi. Tu ne m'as jamais laissée en plan, autant qu'il t'en ait coûté. Moi non plus je ne voulais pas te laisser en plan, mais je ne pouvais pas aller te voir, je n'y étais pas autorisée. Je n'ai même pas été autorisée à sortir pour ton enterrement. C'était si dur, maman, de ne pas pouvoir te dire adieu. J'ai connu bien des jours noirs, mais ce jour-là fut noir comme l'enfer. Quelle misère ! Qu'est-ce qui ne nous est pas arrivé, maman chérie ? Catastrophe sur catastrophe. Qui aurait pu penser ça ? Tu te rappelles comme nous étions heureuses, toi et moi ? C'était parfois difficile. Tu avais des problèmes, j'avais des problèmes, il y avait des malentendus, nous souffrions toutes deux des nerfs, et papa nous manquait – ah, qu'est-ce qu'il nous manquait ! – mais nous avons aussi connu de

bons moments. Et ils ne reviendront pas. C'est si cruel, maman. Je voudrais tant redevenir une petite. Ta petite. Mais maintenant j'ai moi-même des petits, trois petits qui ne sont plus si petits. Comme ça va vite!

Tu te rappelles notre joie à la naissance de mon premier enfant? Nous étions pleines d'espoir, toi et moi. Tu n'avais même plus de maux de tête. « Je suis guérie, disais-tu. Ce petit bout de chou est mon médicament. »

J'aurais tellement voulu fortifier tes nerfs, maman. J'ai prié et prié. Je ne pouvais pas faire plus.

Ils mettent des gens en prison sans penser qu'ils ont une mère dont ils doivent s'occuper. Ce n'est pas facile d'être une bonne fille quand on est en prison. Ou une bonne mère. On doit se battre, chaque jour.

Je me bats. Je me suis battue. Comme une lionne.

Parfois je pensais qu'elle était morte. Elle était assise dans son fauteuil à regarder fixement devant elle, dans un silence de mort. Si je la secouais doucement, elle disait: « Je souffre. »

Et je disais: « Je suis là, maman, je suis ta petite, ton enfant. J'étais dans ton ventre. Si je pouvais, j'y retournerais. Alors nous serions pour toujours ensemble. »

Je disais: « Tu veux que je pose un gant de toilette sur ton front? Tu veux que je t'apporte un verre de lait? Tu veux que j'éteigne la lumière, que j'allume la lumière, que je baisse le volet, que je remonte le volet? »

Maintenant je souffre aussi, maman, j'ai tant souffert. Je ne savais pas qu'on pouvait tant souffrir, mais notre

souffrance n'est rien en comparaison des souffrances de Jésus, le fils du Tout-Puissant qu'on appelle Jéhovah. Amen.

Je me souviens de tout, maman.

Chaque semaine, on nettoyait la maison de haut en bas, même s'il n'y avait pas la moindre crasse, même si ma mère était dépressive. Tout retourner de fond en comble, disait ma mère. « On retourne la maison de fond en comble. » Le samedi matin après le déjeuner, elle et moi nous nouions un essuie sur les cheveux. Ce n'étaient pas de véritables essuies mais des foulards usés. Ou que ma mère trouvait usés. Avec lesquels elle ne pouvait plus se montrer dans la rue sans se rendre ridicule. Moi, je le pourrais encore, disait-elle, car j'étais jeune, et on jugeait moins sévèrement les jeunes, mais ça ne durait pas éternellement. Rien ne durait éternellement, sûrement pas la jeunesse. « Ne te fais pas d'illusions! »

Elle m'ôtait le foulard de la tête, me tressait les cheveux, enroulait la tresse et la fixait sur mon crâne avec une pince. Alors on pouvait remettre le foulard. Et quand allais-je une bonne fois couper ces cheveux? Ils ne servaient à rien, tous ces cheveux. Avais-je l'intention de les vendre? Est-ce qu'on m'avait fait croire que je pouvais les vendre?

« Ma fille ne se vend pas, compris? »

— Oui, maman. Bien sûr, maman.

— Je ne voudrais pas...

— Je sais, maman. »

Ces mots suffisaient à nous rappeler ce qui nous liait pour toujours l'une à l'autre : mon papa chéri, qui nous avait tendrement aimées et que nous avions tendrement aimé. Nous habitions dans sa maison et nous devons donc nous occuper de cette maison. Maman et papa l'avaient fait construire pour y être heureux avec leur fille, Odette, qu'ils avaient dû attendre très longtemps, presque quinze ans, ce qui les avait rendus d'autant plus fous de joie à ma naissance. Hélas, leur bonheur avait abruptement pris fin. Le bonheur est éphémère.

Maman et moi enfilions des gants en caoutchouc, mettions un tablier en plastique, nous armions d'un aspirateur, de seaux, de torchons et de produits d'entretien et montions l'escalier. À la salle de bains, maman remplissait les seaux avec de l'eau chaude. Elle y versait un filet de Mr. Propre – au citron! – et y plongeait le torchon. « Passer l'aspirateur ne suffit pas, disait-elle. Les gens croient qu'ils vont tout résoudre en passant l'aspirateur, mais ce n'est pas vrai. » Pendant ce temps, je branchais l'aspirateur et me mettais au travail. Gare à moi si je laissais un seul flocon de poussière! Il ne s'agissait pas qu'il y en ait un qui reste accroché au torchon qu'elle passerait par terre. Chaque flocon était un de trop. Un qui aurait dû être avalé par l'aspirateur.

« Il aspire encore bien, Odette? Y faut pas remplacer le sac? »

— Il aspire, maman. »

Trois heures et demie plus tard, nous ouvriions toute grande la porte de devant pour récurer le seuil et le

trottoir. Et après, c'était au tour du seuil de la porte de derrière.

Tous les quinze jours, nous lavions les vitres, ce qui nous demandait une heure supplémentaire. Mais là non plus, pas question de faire une pause. Le temps de faire une pause viendrait quand nous en aurions terminé. Et aussi le temps de prendre un bain. Et de mettre des vêtements propres. Épuisée, maman se laissait tomber dans son fauteuil, allumait la télé, regardait fixement devant elle. Il ne lui restait plus une goutte d'énergie. Si je lui apportais une tasse de café, elle n'avait parfois pas la force de la porter à ses lèvres. Et si le programme télé lui glissait des genoux, elle devait m'appeler pour le ramasser.

Elle ne pouvait pas respirer dans une maison où il y avait de la crasse. Ou bien où elle croyait qu'il y avait de la crasse. Mais ça lui demandait beaucoup d'énergie. Trop. Ça lui a brisé la santé.

« Odette sait très bien nettoyer. » M en parlant de moi à ses amis. Sur ce petit ton qu'il avait. Seule une oreille entraînée entendait la menace. Ceux qui ne le connaissaient pas bien ne flairaient pas le danger. Ceux-là le trouvaient gentil. Charmant. En montagne, les chiens commencent à glapir longtemps avant qu'une oreille humaine ait perçu le premier grondement d'une avalanche. J'étais un de ces chiens. M avait fait de moi un chien. Pas un saint-bernard ou un berger allemand comme mes fidèles Brutus et Néron, mais un jack russell, comme Fifi : petit mais courageux. Et surtout

infatigable. Ce que j'ai travaillé pour cet homme! Ce que je me suis esquivée. Et ce n'était jamais assez.

« Montre un peu, Odette, comme tu sais bien nettoyer. » Il renversait la poubelle d'un coup de pied. « Désolé. Un petit accident. » Ou il répandait du lait par terre, marchait dans la flaque et laissait une trace de lait dans toute la maison.

« Merci, M. » Et je ne pouvais pas oublier de faire un grand sourire.

« Odette n'a pas le cul collé sur sa chaise », disait-il.

Et comment ça se faisait, M?

Lui-même n'avait jamais eu un torchon dans les mains. Personne dans cette famille n'avait jamais tenu un torchon. Ni son père, ni sa mère, ni ses frères, ni sa sœur et certainement pas M. Il était même trop paresseux pour se laver. Ses parents avaient vécu au Congo, tout à la fin, juste avant qu'on ne flanque tous les Blancs dehors. Mais ils y étaient restés assez longtemps pour apprendre comment faire faire le sale boulot par d'autres, et pour pas cher. Tu devais les choisir jeunes *et* les faire habiter chez toi. Ça ne coûtait rien ou presque rien. Ces gens mangeaient à table avec la troupe. De temps en temps, tu leur refilais un peu d'argent de poche et le tour était joué, le ménage était fait pour une bouchée de pain.

Tu pouvais aussi les baiser. Ces femmes noires ne demandaient pas mieux. Tu devais leur dire: « Viens ici! » Tu en montrais une et tu disais: « Viens ici! » Et elles venaient. Ces Congolaises baisaient comme nous, nous respirons. Elles pouvaient même continuer à travailler

tranquillement pendant qu'on les baisait. Si neuf mois plus tard, un gosse en dégringolait, elles bossaient toujours. Elles ramassaient l'enfant, le nettoyaient avec la langue, le liaient sur leur dos, se penchaient à nouveau sur leur champ et continuaient à biner. Ou bien elles trempaient leur torchon dans un seau, le rinçaient, l'essoraient bien et se remettaient au boulot. Et jamais un bébé n'était assassiné par sa mère. Jamais! Les femmes blanches devraient en prendre de la graine.

C'est là que M a vu combien les gens sont bon marché. Et comme c'est facile d'en faire de nouveaux.

Il m'appelait sa pute. Ça se voulait un petit nom affectueux. Ou peut-être même un compliment. Mais j'étais moins que sa pute. J'étais une prostituée qu'il n'avait pas besoin de payer. Sa pute gratuite.

Ses frères n'auraient pas dû se laisser marcher sur les pieds. Il les traitait comme son personnel. Du personnel non rémunéré. Il leur faisait porter son cartable. Qu'il bourrait de bandes dessinées, mais ce n'était pas un problème puisqu'il avait des porteurs. Ces garçons n'étaient bons à rien d'autre, disait-il. « Pourquoi crois-tu qu'ils sont devenus facteurs? Ils devraient me remercier, je les ai entraînés. »

Ha, ha, ha!

Si son père l'obligeait à arracher les mauvaises herbes, il faisait trimer ses frères. Dans la vie, l'art était de déléguer. Et de bernier les imbéciles qui voulaient être bernés.

Ces bandes dessinées, il les louait à l'école pour un franc par jour. Et achetait avec le bénéfice des friandises qu'il ne partageait avec personne.

Il n'a jamais rien partagé avec personne. Jamais.

Ses frères auraient dû réclamer leur part. Ils auraient dû balancer son cartable par terre. Porte toi-même ton fourbi!

Ces bandes dessinées étaient à eux aussi, mais il faisait comme si c'étaient les siennes.

« Le fils aîné est le seul qui compte. Il est conçu avec de la semence vigoureuse. Il reçoit le meilleur et du père et de la mère. Ses frères et sœurs doivent se contenter des restes. Des résidus. Au Moyen Âge, le fils aîné héritait de tout : des terres, du domaine, du titre, des serfs. Celui qui venait après lui devait entrer au couvent. Ou partir en croisade. Ou se débrouiller pour épouser une fille riche. Une qui avait une dot. »

Oui, M. Certainement, M.

« Je suis le prince héritier. Tu comprends ? »

Il ne semblait pas comprendre que moi aussi j'étais l'aînée. J'étais l'aînée et la benjamine. Mais j'étais une fille, bien sûr. Une fille unique.

« Il y a des maîtres et il y a des valets, des meneurs et des suiveurs. » Et qu'il n'avait pas choisi d'être un meneur, un leader. Un chef se sacrifie. Jour et nuit, il se décarcasse pour ses sujets, même si ses sujets sont trop bêtes pour le comprendre. En échange, le chef a droit au respect. Par exemple, on lui porte son cartable. Les meilleurs morceaux sont pour lui. Et les femmes les plus fécondes. D'où me venait le culot de lui fourrer un

torchon dans les mains? Quelle serait l'étape suivante? un tablier? des gants en caoutchouc? un foulard pour protéger ses cheveux? Il ne se laissait pas transformer en boniche. Il n'était pas le boy.

J'étais le boy. La boyesse.

Une boyesse qu'on pouvait exhiber à la foire comme un chien savant.

Geneviève Lhermitte aussi, ils peuvent la montrer à la foire. Cinq d'affilée. Quelle est la mère qui l'imitera?

À supposer que la mère de M l'ait fait. Elle n'avait pas besoin de les tuer tous les cinq. Elle aurait pu s'arrêter après M. Elle aurait pu laisser en vie les futurs facteurs, pour leur permettre d'aller porter les lettres. N'aurait-elle pas pu en tuer juste un? Était-ce trop demander?

Elle se foutait pas mal de ses enfants. Surtout de M. Certaines femmes ont des enfants, mais ne sont pas des mères pour autant. Et d'autres femmes sont des mères sans jamais avoir eu d'enfants. Sœur Virginie est une de ces mères. La mère de M aurait pu avoir cent enfants, elle ne serait jamais devenue une mère. Jamais un mot gentil pour M, jamais. Pour les autres non plus, mais sûrement pas pour M. Il l'avait privée de sa jeunesse, disait-elle. C'était par sa faute qu'elle n'avait pas pu profiter de ses jeunes années. De ses meilleures années. Comme s'il lui avait demandé de se laisser engrosser! Les quatre autres, elle arrivait à les manipuler. Pas lui. L'engueuler du matin au soir. Elle ne se gênait pas pour moi. Une femme normale veut faire bonne impression sur sa nouvelle belle-fille, mais elle...